

University of Nebraska - Lincoln

DigitalCommons@University of Nebraska - Lincoln

French Language and Literature Papers

Modern Languages and Literatures, Department
of

2021

Deux artistes

Lydie Salvayre

Follow this and additional works at: <https://digitalcommons.unl.edu/modlangfrench>



Part of the [French and Francophone Language and Literature Commons](#)

This Article is brought to you for free and open access by the Modern Languages and Literatures, Department of at DigitalCommons@University of Nebraska - Lincoln. It has been accepted for inclusion in French Language and Literature Papers by an authorized administrator of DigitalCommons@University of Nebraska - Lincoln.

Lydie Salvayre

Deux artistes

1) **Sur Alberto Giacometti : Walking**

Je nourrissais depuis longtemps une passion pour *l'Homme qui marche* de Giacometti. *L'Homme qui marche*, que je n'avais jamais vu que reproduit sur du papier glacé, me semblait constituer l'œuvre au monde qui disait le plus justement et de la façon la plus poignante ce qu'il en était de notre condition humaine: notre infinie solitude et notre infinie vulnérabilité, mais, en dépit de celles-ci, notre entêtement à persévérer dans le vivre, notre entêtement à persévérer contre toute raison dans le vivre.

L'Homme qui marche, immobile, figé, et en en même temps mouvant, comme ces vagues de la mer que le froid a gelées dans leur houle.

Solitaire, absolument solitaire, absolument impénétrable, clos, retranché en lui-même, hors d'atteinte.

Dur, d'une dureté infracassable, immortel, inhumain.

Et frêle, frêle, éprouvé, calciné disait Genet comme au sortir d'un four, brûlant et pétrifié,

penché vers l'avant sous le poids d'un fardeau invisible qui courbe ses épaules, sachant que Dieu est mort et qu'il n'y

DEUX ARTISTES

a pas d'arrière-monde, pas de consolation, pas de promesse, pas de secours, pas d'issue devant la terreur du néant.

Dépouillé de tout superflu, de toute affectation, de tout fard et de toute arrogance.

Sans truquage.

Fait de presque rien.

D'une singularité absolue dans un monde de mêmes.

Nu. Dans un pur dénuement, je veux dire dépouillé de toutes ces babioles sensées nous consoler du vide et de l'angoisse qu'il engendre.

Décharné, la peau sur les os, décharné dans un monde obèse, dans un monde de la production obèse, dans un monde de la consommation obèse.

Décharné mais lourd, lourd peut-être de son savoir sur la Shoah et les martyrs de Buchenwald.

Vieux. Éprouvé. Revenu harassé des batailles pour vivre, et des coups encaissés.

Courbé par le poids du monde et peut-être par la honte de l'avoir fait tel,

D'une infinie vulnérabilité. Aussi fragile qu'une herbe, qu'une brindille. Aussi désarmé. Aussi rien.

Pauvre parmi les pauvres. Jetable. Un migrant. Un mort aux autres. Puisque je le voyais avec les yeux de mon époque chargés d'images de misère et d'hommes errants et sans patrie. Ou frère jumeau de ma mère qui déterrait les betteraves dans les champs parce qu'elle n'avait rien d'autre à manger durant ce qu'on appela pudiquement *la retirada*.

Doté d'un corps noueux, malingre et comme rongé par l'acide du monde. Un corps disharmonieux. Contrefait. Pied-bot. Infirmes presque. Tout l'inverse du corps lisse, poli, laqué, décoré, fessu, rebondi, maquillé, bodybuildé, bref chosifié et comme fabriqué sur mesure que nous vendaient les pubs et les sœurs Kardashian.

Au bord de l'extinction. Et peut-être aux portes de la mort.

Et cependant marchant, marchant, marchant, marchant, marchant, continuant de marcher, continuant bravement de marcher et de regarder droit devant, continuant de marcher d'un grand pas, sans flancher, continuant de marcher dans un univers de décombres, malgré le non-sens, malgré le peu d'espoir, malgré l'absurdité, malgré l'absolue solitude, malgré la violence des hommes, malgré la précarité des choses et malgré toutes les apocalypses annoncées, continuant de marcher parce que cesser de marcher signifie mourir, continuant de marcher contre le vent et les défaites, tout comme Giacometti, tout comme moi, tout comme nous.

2) **Sur Thomas Bernhard : Contre**

Aller dans le sens opposé, c'est ce que ne cesse de se répéter le narrateur de La Cave.

Aller dans le sens opposé au chemin qui le conduit au lycée bourgeois, fréquenté par des enfants bourgeois, situé dans un quartier bourgeois avec ses maisons bourgeoises, ses commerces bourgeois et ses jardins bourgeois.

Aller dans le sens opposé au chemin que lui imposent ses professeurs, loin très loin de l'école où il n'a rien appris d'utile et où ses qualités ont été étouffées par des méthodes d'éducation héritées du national-socialisme et qu'il juge répugnantes.

Aller dans le sens opposé au chemin que lui impose plus ou moins insidieusement sa famille.

Aller dans le sens opposé au chemin que lui impose plus ou moins insidieusement son grand-père adoré qui le voudrait artiste.

Aller dans le sens opposé au chemin que lui impose plus ou moins insidieusement l'idéologie dominante.

Aller dans le sens opposé au chemin que lui impose plus ou moins insidieusement la société toute entière

Aller donc à l'opposé de tout, puisque tout dans cette société contribue à la bêtise, à l'abaissement, à la dégradation et à la méchanceté des hommes.

Aller à l'opposé de toutes les assignations quelles qu'elles soient, à l'opposé de toutes les inscriptions sociales quelles qu'elles soient, de tous les ancrages, de tous les attachements.

Toute l'intelligence de Thomas Bernhard qui prête sa voix au narrateur de *La Cave*, autre lui-même, toute sa sensibilité, toute sa force, tout son courage sont tendus vers cette exigence d'aller contre tout ce qui, plus ou moins consciemment, guide les pas des hommes et leur semble aller de soi,

contre l'histoire nationale autrichienne qu'il exécère, avec son passé infâme, ses secrets honteux, tous ses mensonges et son hypocrisie (*Maîtres anciens*),

contre l'optimisme abject des nantis, lequel ne repose que sur le mépris, l'ignorance ou l'indifférence devant la misère des autres comme les manifestent les bourgeois de Salzbourg à l'égard de la cité *Scherzhauserfeld*, la cité des pauvres de *La Cave*, qui n'est à leurs yeux qu'une tache de boue, une marque infâme, le lieu de la racaille, la pourvoyeuse des tribunaux, l'antichambre de l'enfer,

contre la maladie (la tuberculose pulmonaire) et contre la médecine, pour guérir par ses propres moyens ainsi que le décide le narrateur du roman *Le Froid*, et faire de ce malheur une chance pour l'œuvre,

contre les convenances, contre la politesse qui nous oblige à la mesure ou à l'euphémisation, contre ce qu'on appelle les précautions d'usage, contre les prudentes périphrases qui n'osent pas mordre ni dénoncer, et pratiquer

résolument l'invective, l'ironie, la satire rageuse, l'imprécation véhémement, la fureur la plus noire et la plus outrancière s'il le faut, et tant mieux si elle offusque les âmes délicates, contre l'indolence, contre la torpeur, contre le renoncement, contre le désespoir et le désir de mort qu'instillent certains lieux et notamment Salzbourg (*L'Origine*).

contre les lectures des écrivains auxquelles l'a obligé l'école autrichienne, pour lire avec passion les français Montaigne, Diderot, Voltaire, Pascal *le plus grand*, les russes Gogol, Dostoïevski, et d'autres,

contre le sérieux culturel et contre l'arrogance, la prétention, l'exhibition et le ridicule des gens dits cultivés (les époux Auesberger dans *Des arbres à abattre*), pour en rire d'un rire énorme

contre enfin et peut-être surtout, contre la langue habituelle, contre la langue normée, contre la langue moyenne, pour écrire dans la langue la plus musicale qui soit.

Ce contre-mouvement, cet *aller à l'opposé* du sens obligatoire, *ce demi-tour à cent pour cent*, le narrateur de *La Cave*, a la conviction qu'il doit le faire impérativement, c'est maintenant ou jamais se dit-il. Et avec le recul, il acquiert la certitude que sa décision, à ce moment-là de sa vie, fut la bonne.

Et ce demi-tour qu'il opère dans un geste de survie est un demi-tour radical. Radical, un mot qu'il faudrait aujourd'hui sauver, un mot auquel on devrait restituer la force et la beauté violente que lui ont confisquées les nouveaux langages en l'associant au pire des extrémismes, au pire des fanatismes et à la pire des terreurs. Si bien que radical est devenu aujourd'hui un mot d'opprobre. Si bien qu'il ne désigne plus que ce qui doit être à tout prix évité, chassé, dézingué. Ou pire rééduqué.

Le narrateur de *La Cave* opère un demi-tour radical puisqu'il emprunte, sans l'approbation d'aucun maître mais

avec le sentiment d'une impérieuse nécessité, un chemin inconnu, un chemin creusé d'ornières mais qui lui semble, envers et contre tout, constituer le sien propre et le seul, un chemin dont personne au monde ne peut le détourner et dans lequel il s'engage avec la secrète intuition, que ce choix sera décisif : *le chemin qui mène à la Haute École des marginaux et des pauvres, la Haute École des fous, la cité de Scherzhanserfeld, quartier de terreur absolu de la ville.*

Et c'est un demi-tour salvateur. Car dans *la cité Scherzhanserfeld* où désormais il travaille, les gens n'ont pas peur d'appeler les choses par leur nom, les gens parlent ouvertement, franchement, sans les détours, sans la prudence, sans les pudeurs, sans la pondération et sans les fioritures propres aux discours bourgeois ; ils parlent ouvertement de choses essentielles comme l'alimentation ou la guerre qui est loin d'être terminée. Et pour le narrateur cette expérience constitue en quelque sorte une école de la vérité, cette vérité pourtant si difficile à dire. *Maintes fois, tous nous relevons la tête en croyant qu'il nous faut la dire la vérité ou la vérité apparente et nous la rentrons de nouveau dans les épaules.*

Mais si le narrateur de *La Cave* se réjouit de ce franc parler, il est loin d'idéaliser ces hommes et ces femmes qui se rendent dans l'épicerie de *Karl Podlaha* où il travaille désormais volontairement comme apprenti. Toute idéalisation d'ailleurs lui répugne. Toute idéalisation répugne à Thomas Bernhard, qui n'est que l'autre nom du mensonge. Il constate que, dès leur enfance, ces hommes et ces femmes de *la cité Scherzhanserfeld* ont appris à haïr et à haïr au plus haut degré. Il constate qu'ils n'ont de cesse d'accuser Dieu, le monde et eux-mêmes de leur déchéance, juste, dit-il, pour pouvoir respirer. Il constate qu'ils ne poursuivent qu'un but c'est de s'autodétruire et de se détruire mutuellement. *Ils se réfugiaient dans des chimères qui n'étaient en fin de compte*

que des cauchemars, dans des dettes qui les menaient en prison par le plus court chemin, dans l'exaltation de leurs imaginations d'où ils restaient comme assommés. Ils se réfugiaient dans des rêves, des fantasmes qui les affaiblissaient à mort. Eux, les habitants de l'antichambre de l'enfer, qui en vérité fut l'enfer, étaient toujours frustrés de toutes leurs possibilités, c'était leur nature de n'avoir aucune possibilité sinon celle de couler par le fond.

Thomas Bernhard, par les yeux de son double, observe la cité *Scherzhauserfeld* avec cette faculté d'intense observation qu'il a apprise, dit-il, de son grand-père, et il y apprend ce qu'il appelle *la réalité absolue*, c'est-à-dire la réalité la plus crue, la plus violente, la plus désespérante, la plus insupportable, celle qu'on voudrait absolument ignorer, celle qui n'a rien de romantique, celle que la plupart du temps on s'emploie à dénier parce qu'elle dérange trop violemment notre confort moral.

Rarement *cette réalité absolue* a été dite avec cette absence totale d'édulcoration, cette absence totale d'enjolivement, cette absence totale de fard, cette rudesse, cette cruauté aurait dit Artaud.

Rarement la misère des pauvres, leur détresse, leurs naufrages, leur absence désespérante d'avenir ont été observés avec cette implacable et terrible frontalité.

Rarement la violence qu'ils subissent dès leur naissance et ses irrémédiables effets ont été dits avec des mots de cette force.

Puissent-ils encore nous ouvrir les yeux. Avant qu'il ne soit trop tard.